

TOUT PEUT ARRIVER
(OU PRESQUE)

SONIA DAGOTOR

TOUT PEUT ARRIVER

(OU PRESQUE)

De la même autrice :

Épouse, mère et working girl – Tome 1 / juillet 2013

Épouse, mère et working girl – Tome 2 / juin 2014

Épouse, mère et working girl – Tome 3 / mai 2015

Un anniversaire au poil ! / juillet 2016 - Plume
Francophone de Bronze 2016

Sortez-moi de là ! / nouvelle édition mai 2020

C'est le pompon ! Noël de Marie / octobre 2018

À minuit, tout est permis ? / décembre 2018

Zen altitude / Prix des lecteurs juillet 2019

Ceux qui s'aiment finissent toujours par se retrouver /
édition Recherche Midi mai 2020

© Sonia Dagotor

Dépôt légal : 12/2020

ISBN BOOKELIS 979-10-359-3631-0

À toutes les femmes qui (re)cherchent un nouveau souffle,
À tous les hommes qui nous poussent à respirer !

1.

C'est étrange comme notre inconscient nous conduit à faire de drôles de choses. Le mien m'a guidée rue du Faubourg-Poissonnière. Enfin libérée d'un énième entretien d'embauche passé dans une entreprise de trading située dans le quartier, je lorgne les vitrines des boutiques. Connaissez-vous cette rue ? Oui, non ? Vous allez vite comprendre.

Je suis heureuse, le ciel est bleu et les oiseaux chantent. Bon, j'avoue, c'est faux ! Il pleut des cordes en ce début de soirée de fin janvier. Je suis trempée mais je m'en fiche. Rien, pas même cette pluie battante, ne pourra entacher mon moral. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. En voyant ces robes magnifiques, je viens de prendre une décision importante. Il suffit de peu de choses, n'est-ce pas ? Je vais me marier. C'est clair comme de l'eau de roche. Je n'ai jamais été aussi sûre de moi. Je suis éperdument amoureuse de lui depuis le début. C'est l'homme de ma vie, alors pourquoi attendre plus longtemps ?

Comme il ne le sait pas encore, disons que je pourrais lui faire une petite surprise pour la Saint-Valentin, par exemple. Je vous vois venir, vous pensez que ce serait plutôt à lui de faire sa demande, n'est-ce pas ? Taratata ! Qu'importe les traditions ! C'est moi qui lui ferai ma demande en mariage. On n'est jamais mieux servi que

par soi-même. Je ne veux plus attendre. Pour lui, je pourrais tout plaquer. Tout quitter pour le suivre jusqu'au bout d'où il aura envie d'aller !

Lui, c'est David. Et moi, pardon... Je m'appelle Élisabeth.

Alors que je sautille sur le trottoir, mes yeux sont happés par une vitrine étincelante. Une robe exposée m'y fait de l'œil, on dirait qu'elle m'appelle. Blanche, immaculée, elle me susurre des mots d'amour : « Élisabeth... Viens me voir... Prends-moi ! Je suis à toi ! Je t'appartiens... »

Je regarde la petite pancarte positionnée à ses pieds, sur laquelle est écrit son joli nom : *Confiance*. Waouh, je l'adopte avant même de l'avoir essayée. Elle m'ira comme un gant, c'est certain. Il faudra probablement que je perde quelques kilos, mais comme cela fait partie de mes résolutions de la nouvelle année, c'est du tout cuit. Enfin, presque... parce que l'année dernière comme la précédente et encore celle d'avant, au lieu de perdre, j'ai à chaque fois un peu pris, mais rien de grave. Il me fallait un objectif, je viens de le trouver : l'année prochaine, je serai une magnifique mariée. Et David, que mon embonpoint agace, sera fier de moi, à tous les niveaux. Je serai une sirène... rien que pour lui. Toute à lui !

Je pose une main tremblante et glacée sur la poignée lorsque le store s'abaisse d'un coup sec et les lumières s'éteignent.

— Hey, oh ! Je voulais entrer !

— C'est fermé ! Ça se voit, non ? hurle une pimbêche de derrière le store. Vous n'aviez qu'à prendre rendez-vous, mademoiselle.

— Hein ? Mais vous plaisantez ? Justement, je voulais entrer pour ça !

— On ferme à 19 h. Téléphonnez demain, ajoute-t-elle, en se dirigeant vers l'arrière-boutique.

— Je rêve ! crié-je bien fort. C'est dommage, vous venez de perdre une future cliente ! crié-je de toutes mes forces.

— Une de perdue, dix de retrouvées ! Bon vent ! Vous ne l'auriez pas achetée, cette robe ! Je le sais.

Oh, la sorcière ! On dirait qu'elle me jette un sort. Une bourrasque m'emporte, tentant de m'éloigner de *Confiance*.

— Reste là bien sagement, *Confiance*. Quant à toi, vilaine sorcière, tu ne perds rien pour attendre, marmonné-je à l'attention de la vendeuse.

J'immortalise *Confiance* avec mon téléphone et la regarde une dernière fois avant de voir apparaître le visage de mon cher et tendre sur l'écran. Simultanément, le téléphone se met à vibrer. Il m'appelle sûrement pour prendre de mes nouvelles. Qu'il est chou !

— Allô, bébé ! dis-je en décrochant, enthousiaste, le cœur battant, les yeux rivés sur *Confiance*, plongée dans la pénombre.

— Ne m'appelle pas comme ça. Tu sais que j'ai horreur de ça. Tous tes petits noms, là... c'est fatigant.

— Désolée, mon chat, je suis d'humeur romantique. Oh pardon, mon chat. Je ne devrais pas dire mon chat, m'excusé-je en riant nerveusement.

Je l'entends soupirer au bout du fil. Je le connais, il dit qu'il n'aime pas ça parce qu'il est hyper fier et

probablement entouré de ses collègues aux oreilles qui traînent, mais au fond, il adore.

— Super, Éliisa ! Bon, je voulais juste te prévenir qu'on a décidé de sortir avec quelques collègues de la boîte.

— Sortir ? Un lundi ?

— Ouais, la journée a été rude. On a besoin de se changer les idées. Je risque de rentrer tard. Ça ne te dérange pas, j'espère ?

— ...

Il ne laisse même pas le temps à mon cerveau de réceptionner la demande et d'émettre un avis.

— Super ! À plus tard ! dit-il avant de raccrocher sans que je puisse en placer une.

Même pas un « Bisou » ni un « Je t'aime ». Je reste interdite, moi qui aime monopoliser la conversation. Moi aussi, j'ai eu une rude journée. Bon, je ne travaille pas en ce moment, d'accord. Mais je cherche, et activement, en plus ! Je sortais justement d'un entretien. Il aurait pu au moins me demander comment ça s'était passé. En plus, cette fois, j'ai l'intime conviction que c'est la bonne : j'étais au meilleur de ma forme.

Le bon mec, le bon job, et là, je me retrouve seule pour la soirée. Pfff... Allez ! La vie est un long fleuve tranquille...

2.

Intégralement trempée, je n'ai pas d'autre choix que de retourner chez nous, seule, abandonnée pour la soirée. David et moi habitons un petit appartement dans le dixième arrondissement depuis un an, dix mois, douze jours, bientôt treize. Je m'excuse, je fais partie de ceux ou plutôt de celles (c'est un symptôme souvent féminin, il faut l'avouer) qui comptent. Je compte tout. Je mémorise tout. Je conserve tout. Par exemple, je range dans un album tous les tickets de cinéma des films que j'ai vus depuis que je suis en âge de fréquenter les salles obscures. Il se trouve que la plupart sont complètement effacés, car les encres ne résistent pas aux années, mais je les garde quand même. Je vous vois venir. Vous vous demandez quel est mon âge, n'est-ce pas ? Alors, à votre avis, quel âge peut avoir une fille qui s'apprête à se marier ?

- Vingt-deux ? dites-vous.
- Non ! Plus !
- Trente ?
- Wow wow wow ! Moins que ça, quand même !
- Alors vingt-huit ?
- Oh non, moins !

Bon, je vous le dis. Vous m'avez agacée avec vos propositions : je n'ai que vingt-quatre ans. Et l'idée d'être une catherinette m'effraie au point de vouloir me marier dès que possible. Je mesure un mètre soixante-

huit, je suis blonde, à forte poitrine. Non, c'est faux, je suis presque blonde, aidée par le spray blondeur de Garnier, et ma poitrine, elle, a grossi grâce à ma légère prise de poids. Mais, du poids, on n'en parle pas. Cela ne se fait pas. C'est impoli. Disons que depuis que nous sommes installés avec David, j'ai décrété inutile l'usage de la balance. Le souci est que David est un vrai scanner humain et qu'il a parfaitement deviné qu'un minimum de cinq kilos était venu s'ajouter au nombre du départ.

Maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, du moins physiquement, voici une rapide description de mon futur mari. Préparez-vous ! C'est du lourd ! Grand, il mesure un mètre quatre-vingt-huit, brun, doté de six carrés de chocolat sur le ventre et d'un V qui fait rêver. Musclé et bien bâti, donc, il a du style. Toujours à l'affût des dernières tendances vestimentaires sur le net, il est l'homme que toute femme rêverait d'avoir à son bras le jour J. Question personnalité, il est sympa, drôle, un brin râleur... mais qui ne l'est pas ? Et puis, ce ne serait pas vivant, sinon. On s'entend super bien. On est (presque) toujours sur la même longueur d'onde. On est faits l'un pour l'autre, je vous le dis ! Même nos signes astrologiques sont hyper compatibles. Je suis Balance, il est Gémeaux. Il va avoir trente ans, cette année. L'âge idéal pour un homme qui va se marier, non ?

David et moi avons eu un vrai coup de foudre. Sans doute plus moi que lui, mais les hommes n'avouent que rarement ce genre de choses. J'étais hôtesse d'accueil dans une entreprise lambda et il est arrivé, beau comme un dieu dans un costume sombre magnifique. Il avait rendez-vous avec je ne sais plus qui. Pendant trente

secondes, j'ai été incapable de dire un seul mot. Et lorsqu'enfin j'ai retrouvé l'usage de la parole, ce fut pour bégayer un minable :

— Bonbonjour, monmonsieur, vous avez rendez-vous avec...

Amusé, il n'avait pu s'empêcher de saisir la perche que je lui tendais.

— Avec... vous ? tenta-t-il.

— Je ne crois pas. Attendez un instant, je vérifie dans mon agenda, dis-je en tapotant sur mon téléphone portable qui n'était même pas censé se trouver là, sur mon plan de travail. Peut-être que si vous me donniez votre nom il me serait plus aisé de vous identifier.

Jamais je n'avais été si troublée et si résolue à récupérer les coordonnées de quelqu'un.

— Bien entendu. Vous avez parfaitement raison. Que suis-je bête. Je suis David Chevon. J'attends votre appel, dit-il en chuchotant pour ne pas être entendu de ma collègue qui avait déjà tout saisi, tout en me donnant une carte de visite de sa main gauche dont l'annulaire était totalement dépourvu d'un quelconque anneau.

Je le sus immédiatement de suite : cet homme serait le mien.

— Je vais y réfléchir.

Il fit volte-face et s'apprêtait à s'en aller lorsque je lui rappelai ce pour quoi il était venu.

— Monsieur Chevon, et votre rendez-vous ?

— Ah oui, où avais-je la tête ?

— Moi, je sais... murmura ma collègue dont le prénom m'échappe.

Il fit marche arrière, tout penaud, et revint vers l'accueil.

— Vous m'avez troublé, Élixa, dit-il en fixant le badge sur ma poitrine. J'ai rendez-vous avec monsieur Tubireau, à 11 h. Je suis un peu en avance.

— Très bien, monsieur, je prévient son assistante de votre arrivée. Est-ce votre première visite ? Sans doute, sinon, je vous aurais remarqué avant, ajoutai-je avant qu'il ne puisse lui-même répondre à ma question. Allez-y, c'est au douzième étage.

— Je vous remercie. J'espère vous revoir tout à l'heure. Peut-être pourrions-nous déjeuner ensemble ?

— Je ne bouge pas d'ici, dis-je en guise d'acquiescement.

Et voilà comment notre histoire avait démarré. Lorsqu'il était sorti de son rendez-vous, je m'étais débrouillée pour me libérer un peu plus tôt qu'à l'accoutumée. Ma collègue, dont le prénom m'échappe toujours, avait déjeuné avant moi pour que je puisse m'absenter à son retour. Je me rappelle qu'elle était encore plus excitée que moi à l'idée de la tournure que pourrait prendre ce tête-à-tête improvisé.

Pendant son rendez-vous avec monsieur Tubireau, le directeur commercial de la société, je m'étais documentée sur David Chevon afin de m'assurer qu'il n'était ni recherché par la police, ni déjà casé, ni père de famille. Toutes les informations accessibles mettaient en exergue un jeune cadre dynamique, célibataire, sorti d'une école de commerce renommée, bref, une personne on ne peut plus normale, autrement dit : la bonne pioche. Je ne pouvais pas louper cette

opportunité, au risque même de passer pour une fille facile. Rien à faire !

Je me mis d'accord avec Perl, l'assistante de monsieur Tubireau, que je connaissais bien, pour qu'elle me prévienne lorsque David Chevon quitterait le bureau de son patron. Elle comprit que j'avais eu le béguin pour lui, ce que je ne cherchai pas non plus à dissimuler.

Et les choses se passèrent ainsi. Lorsqu'il sortit du bureau du directeur commercial en refusant son invitation à déjeuner, Perl me prévint. Je reçus les encouragements de ma collègue dont le nom ne me reviendra sans doute jamais et mis mon manteau. Il paraît que David fut déçu de ne pas me voir à l'accueil, une fois sorti de l'ascenseur, mais la surprise l'attendait sur le trottoir.

Un SMS m'avertit qu'il arrivait.

— Salut ! dis-je en laissant échapper sensuellement la fumée de ma cigarette.

Depuis, je ne fume plus. David n'aime pas ça, alors j'ai très vite cessé. Bref, je continue.

— La proposition de déjeuner tient-elle toujours ? demandai-je.

— Avec plaisir, Éliisa.

— Et où comptez-vous m'emmener, monsieur David ?

— Alors, je propose le Paradis, ou le Septième Ciel. Comme vous voulez !

Je le trouvai un peu gonflé d'aller droit au but quand il me revint à l'esprit que l'un des restaurants s'appelait Le Paradis puisqu'il se situait dans la rue du même nom, et que l'autre se trouvait au dernier étage d'un

immeuble de sept étages, avec une vue imprenable sur les toits parisiens, d'où le Septième Ciel. Pour être honnête, je me serais bien rendue sur-le-champ à l'hôtel avec cet inconnu charmant mais, ne serait-ce que par principe, il fallait bien qu'on fasse un peu connaissance. Nous choisîmes la brasserie rue de Paradis.

Le déjeuner fut exquis. Le moment complètement magique. On parla de tout et de rien et bien qu'il fût un peu plus âgé que moi, plus cultivé et plus expérimenté, à aucun moment je ne fus mal à l'aise. Je n'avais plus aucune envie de retourner travailler. Il en était visiblement de même pour lui, puisque vers 13 h 30, il appela sa secrétaire pour lui délivrer un message très clair :

— Sophie, s'il vous plaît, annulez tous mes rendez-vous ! Je ne vais pas très bien. J'ai dû faire une intoxication alimentaire. Je vais rentrer chez moi. Je vous dis à demain !... Oui, merci beaucoup, dit-il en levant les yeux au ciel, trahissant son impatience. C'est ça, Sophie. Au revoir, Sophie.

Il me regarda d'un air coquin. Alors, je pris mon téléphone et fis la même chose que lui, j'appelai ma collègue en prétextant une subite intoxication alimentaire. Elle jubilait au téléphone :

— Tu sais que t'es une sacrée veinarde ! Il est canon, ce mec ! J'aurais fait pareil. Éclate-toi bien ! On se voit demain et t'as intérêt à tout me raconter, sinon je te balance à la direction.

— OK, Delphine. Promis !

Voilà, c'est Delphine ! J'ai enfin retrouvé son prénom. Alzheimer n'est pas pour tout de suite.

Ensuite, lorsqu'il eut payé l'addition, sur le pas de porte du resto, je lui demandai :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Et si je vous conduisais au septième ciel ? proposait-il le plus normalement du monde.

— Mais, on vient de sortir de table ! m'exclamai-je, naïvement.

— Ce n'est pas pour déjeuner, cette fois... murmurait-il en rougissant.

Pour toute réponse, je lui souris. Il me prit la main et se mit à marcher, plutôt rapidement. Il s'arrêta devant une pharmacie en me demandant de patienter. Il devait probablement avoir besoin de s'approvisionner en préservatifs. Cela eut un double effet positif sur moi : un, je me sentis rassurée de savoir que nous aurions un, voire plusieurs, rapports protégés et deux, qu'il n'en eut pas sur lui signifiait aussi que ce n'était pas dans ses habitudes. Je me sentis exclusive mais aussi légèrement honteuse, car je n'avais encore jamais fait ça en plein après-midi, avec un presque parfait inconnu, et j'espérais très sincèrement que ce fût une première pour lui aussi. L'après-midi se déroula dans un hôtel proche de la gare de l'Est où nous fîmes l'amour comme deux adolescents assoiffés de désir et de découvertes sexuelles. Je l'avais dévoré des yeux durant tout le déjeuner. C'était un excellent dessert. J'étais enfin rassasiée de sa peau, déjà accro à son odeur et à chaque centimètre carré de son corps. Je serais bien restée là indéfiniment mais à l'époque, je vivais chez mes parents et ils m'attendaient toujours pour dîner.

La suite est simple. Nous ne nous sommes plus quittés et avons très vite cherché à nous installer ensemble. Encouragée par David, j'ai repris mes études et obtenu brillamment mon diplôme de techniques de commercialisation. Depuis, j'enchaîne les missions de courte durée. Et justement, aujourd'hui, je passais un entretien pour décrocher un CDI. Et cette fois, j'ai un bon feeling. Le gars que j'ai rencontré était super sympa et hyper professionnel. Beau gosse aussi, mais ça, on s'en fiche complètement puisque je vais me marier. Il cherche une assistante commerciale. La sienne s'est mariée ou elle a voulu évoluer, je ne sais plus très bien, mais quoi qu'il en soit, le poste est à pourvoir rapidement. L'activité y est hyper dynamique et c'est très motivant. Tout se goupille bien.

Je m'engouffre dans le premier métro, je ne calcule personne, perdue dans mes pensées. J'imagine mon mariage, le déroulé de la journée idéale, les musiques que je choisirai pour la cérémonie, mes témoins, l'ambiance de rêve, le soleil invité d'honneur pour égayer la journée, le costume de David, joliment assorti à *Confiance* et les dizaines de convives ébahis par l'organisation si parfaite d'une si belle journée.

J'ai froid. Je m'aperçois que mon manteau est trempé. Je redescends de mon nuage et jauge l'atmosphère de la rame. Nous sommes tous agglutinés les uns aux autres, fatigués de notre quotidien. Je sens la lassitude des autres m'envahir. J'essaie de me ressaisir et de retrouver mes pensées positives : amour, mariage,

bonheur, emploi... Mais oui, la vie est un long fleuve
tranquille.

3.

À peine rentrée dans notre cocon, je me dirige vers le placard des conserves qu'il appelle « les boîtes de cancer ». Contrairement à moi, David aime bien cuisiner. Il adore tout ce qui est bio et déteste le « tout prêt ». Encore une qualité supplémentaire qu'il a et que je n'ai pas, puisque je suis carrément nulle aux fourneaux. Cet homme est merveilleux ! Une perle !

Je réchauffe le contenu d'une boîte de raviolis au four à micro-ondes en chantonnant « Le lundi, c'est raviolis ! » Un peu comme s'il s'agissait d'une vengeance pour m'avoir laissée seule, ce soir. Il n'aurait pas apprécié que je lui serve des raviolis en boîte, mais il n'est pas là et justement, miam, je vais me régaler. À la cantine, c'était mon plat préféré. On nous les servait avec une tranche de jambon blanc. C'était le menu du jeudi midi, une semaine sur deux. Allez savoir pourquoi je me rappelle ce genre de détails si insignifiants. C'est un peu comme les tickets de cinéma effacés, bref... Le « bing » retentit, mon plat est prêt à être dégusté.

Tout en mangeant, je me demande ce que David est en train de faire, ce qu'il a commandé, s'il a bu quelques verres... Je meurs d'envie de lui téléphoner mais je me maîtrise. Il a le droit d'avoir une soirée à lui de temps à autre. Il ne m'aimerait pas si j'étais envahissante.

Je m'ennuie. Je suis tentée d'engloutir une tablette de chocolat fourré au caramel fondant, mon préféré.

Fort heureusement pour moi, je ne trouve rien de calorique qui puisse me remonter le moral. J'ai loupé mon tour des courses et c'est la loose dans les placards. J'enfile un pyjama sans même passer par la douche. Sans doute encore une vengeance vis-à-vis de David qui ne supporte pas l'idée qu'on puisse se coucher sans se laver, surtout lorsqu'on a pris les transports en commun. Encore mon inconscient. Na !

Je tourne en rond dans l'appart comme une lionne dans sa cage. Je me jette sur mon téléphone et *Confiance* apparaît lorsque je le déverrouille.

À qui pourrais-je raconter ma découverte ? À Maman ? Oui... mais non ! Elle serait en panique de savoir que son bébé a décidé de se marier. Autant repousser ce moment. David n'est pas un inconnu et elle a plutôt une bonne opinion de lui, mais disons que depuis que Papa s'est fait la malle avec une fille qui pourrait être ma sœur, elle ne supporte que moyennement les hommes, quel que soit leur âge. Elle se méfie d'eux comme de la peste. Je suis aussi très fâchée contre Papa. Je ne comprends pas qu'il ait pu ainsi trahir Maman. Il essaie souvent de renouer le dialogue avec moi, mais la solidarité féminine l'a toujours emporté dans notre foyer. Comme je suis fille unique, on était deux contre un. Il n'avait pas forcément son mot à dire et peut-être, avec un peu de recul, que l'attitude de Maman, cumulée à mon soutien inconditionnel, l'a poussé vers une crise de la cinquantaine sans précédent. Il s'est remis au sport, sort comme s'il avait vingt ans de moins, s'affiche sur les réseaux sociaux, ce qui a tendance à exaspérer encore

davantage Maman, qui crève de jalousie dans la maison familiale où elle vit toute seule depuis son départ. Mon dernier échange avec Papa remonte au 1^{er} janvier. Il me souhaitait ses meilleurs vœux pour la nouvelle année avec, pour principale résolution, de me voir plus régulièrement. Ouais... J'en doute.

Domage que je ne puisse partager ce moment avec Debbie. Déborah est ma meilleure amie. Elle fait actuellement un *road trip* en Australie avec son copain Joffrey et ne sera de retour qu'au printemps. Je suis son voyage via son blog mis à jour quotidiennement.

Il y a aussi Sarah, notre meilleure amie commune. Fin octobre, elle a donné naissance à Ryan, un bon gros bébé de près de quatre kilos et cinquante-trois centimètres. C'est la première fille de la clique à être devenue Maman. C'est chouette ! Sauf que, à chaque fois que je l'appelle, elle se met à pleurer. Son baby blues dure plus longtemps que prévu et par conséquent, je n'ai pas forcément envie qu'elle ruine mon moral avec ses tirades pleines de paradoxes. J'imagine mot à mot ce qu'elle me dira : « Non, mais tu ne peux pas te marier maintenant, t'es trop jeune ! Ne fais pas comme moi. Regarde, je me suis mariée, j'ai pris dix kilos avant même de tomber enceinte, et maintenant, non seulement j'ai vingt kilos à perdre, mais en plus, Ryan pleure tout le temps. Si c'était à refaire, eh ben... eh ben... je referais tout pareil, ouinnnn-ouinnnn... » Qui pleure ? Ryan ou elle ? Ou bien les deux ? On ne sait jamais très bien. Sarah est en pleine dépression postnatale. Elle est capable de passer du rire aux larmes dans la même phrase. La pauvre, en plus d'être déprimée, elle n'est

pas très soutenue par son époux, Adrien, cadre junior dans une multinationale, et par conséquent, souvent absent. Et avec le bol qu'elle a, je suis certaine qu'elle ne se rendra pas compte de son retour de couches et qu'entre deux déplacements de son homme, elle tombera de nouveau enceinte, si elle ne l'est pas déjà. Bref... je garde ma découverte pour moi. Je n'ai plus longtemps à tenir de toute façon, la Saint-Valentin n'est pas très loin.

Je vous vois soupirer. Je sais ce que vous pensez. Faire sa demande à la Saint-Valentin n'a rien d'original. C'est même cliché ! Vous avez raison, mais on ne se refait pas et je suis une éternelle romantique.

Sur ces belles pensées, je ne tarde pas à m'endormir malgré l'absence de David qui a décidé de se faire désirer. Je suis épuisée.

4.

Je me réveille en sursaut, trempée de sueur. Quel cauchemar ! J'ai rêvé que David me trompait. Il faisait la fête et enchaînait les baisers langoureux avec les strip-teaseuses d'une boîte de nuit. Pfff... Vraiment n'importe quoi ! Pas du tout son genre ! En attendant, son côté du lit est toujours vide et froid. Il n'est pas rentré.

Quelle heure est-il ? Quoi ? Mon smartphone, que j'avais collé contre moi au cas où il téléphonerait, affiche 5 h passé. Cinq heures, Paris s'éveille ! Lui, il ne s'est même pas couché... Et s'il lui était arrivé quelque chose ?

Allez, je n'en peux plus, je lui téléphone. Tant pis si je passe pour une emmerdeuse. Malheureusement, c'est la voix de son répondeur au bout du fil : « *Vous êtes bien sur le portable de David Chevon. Je ne peux vous répondre pour le moment, laissez-moi un message, je ne manquerai pas de vous recontacter. À bientôt. BIIIIPPP.* »

— David, c'est moi. Je suis morte d'inquiétude. Rappelle-moi s'il te plaît. Je t'aime, bébé.

Je raccroche, sachant pertinemment que mon message ne sert à rien, tout simplement parce qu'il ne les écoute jamais. Mais qu'est-ce qu'il fout ? Je ne dois pas céder à la panique. Du calme. Analysons la situation. Soit il n'a plus de batterie, soit... il n'a plus de batterie ! Cela ne peut pas être autrement. Je commence à

stresser. Je pourrais appeler un de ses collègues sauf que je ne sais même pas avec qui il est.

Je décide d'aller prendre une douche. Le stress me fait transpirer. Il n'est pas question qu'il me trouve dans cet état lorsqu'il rentrera. Il aura peut-être envie de faire un câlin. Qui sait ? Je dois me tenir fraîche et disposée.

Ma grand-mère paternelle, Mamie Jeanne, disait toujours : « Lorsque tu auras trouvé ton homme, ma chérie, si tu veux le garder, tu ne dois jamais refuser de lui donner "la petite", même si tu n'en as pas envie. Dis-toi que l'appétit vient en mangeant, ma chérie. Ça marche à tous les coups. »

Mamie Jeanne est morte peu de temps avant que Papa ne quitte Maman. Peut-être avait-il attendu son départ pour lui épargner la tristesse de sa séparation à venir. Connaissant Mamie, elle doit pester, là-haut. Même si ses relations avec Maman étaient particulièrement tendues, elle n'aurait pas aimé que son fils fasse tant de mal à sa belle-fille. Vous connaissez le dicton : « Qui aime bien, châtie bien ! » Je sais qu'elle aimait beaucoup ma mère.

Même sous la douche, je ne parviens pas à me détendre. Pourquoi David ne m'a-t-il pas prévenue ? Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Non, j'aurais été informée par la police. Un frisson me parcourt. J'essaie de focaliser mon attention sur l'eau chaude qui coule sur ma nuque. Il me semble entendre un bruit, ce qui m'incite à stopper cette déferlante. Je m'essuie rapidement, enfile mon peignoir tout chaud et enroule mes cheveux dans une serviette.

Ah, ouf ! David est rentré. Ses chaussures sont abandonnées dans l'entrée. Par contre, c'est étonnant de sa part qu'il soit allé se coucher directement sans passer par la salle de bains. Tiens, tiens, étrange. Cela ne lui ressemble pas.

Il est étendu en travers du lit. Tout doucement pour ne pas le brusquer, je m'approche de lui. Une odeur d'alcool me saute au nez. Beurk, il empeste carrément ! Mon David, beau et digne d'habitude, est une épave. Je regarde son visage et malgré la pénombre, j'arrive à distinguer des traces de rouge à lèvres qui encadrent sa bouche délicate. Punaise, je dors encore, mon cauchemar se poursuit. Je me gifle en espérant me réveiller. Aïe ! Bordel ! Les traces sont toujours là, me dis-je en collant ma main sur ma joue endolorie. Une larme roule sur ma joue. Je ne me suis pas loupée mais pire, je ne rêve pas.

David reste imperturbable. Rien ne le réveille. Serait-il venu décéder dans le lit conjugal ? Un ronflement de gorge vient me rassurer. Il n'est pas mort.

Mais d'où viennent ces traces de rouge à lèvres ? J'entreprends d'y voir plus clair. Je le pivote tant bien que mal. Il ne bronche pas. Sa chemise est déboutonnée et les traces continuent sur son torse, autour de ses tétons, de son nombril, et visiblement, un peu plus bas... Oh my God !

— David, tu dors ? demandé-je, sentant la colère monter en moi.

— Mmmm...

— Réveille-toi !

— Mmmm... dit-il en se retournant sur le ventre.